

Le 16 janvier 1985.

Madame, Monsieur,

Je travaille, depuis bientôt deux ans, à une biographie d'Hergé et rassemble à ce sujet un maximum de témoignages et de documents. Ce travail se fait avec la collaboration des STUDIOS HERGE.

Hergé a souvent parlé d'un conte intitulé ROI ET PAYSAN qui l'avait fort impressionné et dont il avait oublié l'auteur.

Après de longues recherches, j'ai pu établir que cette histoire avait été publiée dans LE PETIT VINGTIEME en 1936-1937.

Ci-joint, vous trouverez photocopie des derniers épisodes.

L'illustrateur du conte, JIV, pense qu'il a été écrit par le baron GREINDL qui travaillait, à cette époque, au VINGTIEME SIECLE (journal catholique).

Comme il s'agit, plus que probablement, d'un membre de votre famille, j'aurais aimé avoir votre avis sur ce qui précède.

Je vous remercie pour la suite que vous voudrez bien réserver à la présente.

Veillez croire, Madame, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

*El s'agit de
Baron Pierre Greindl*



SPRINGAEL Hervé
avenue de la TENDERIE 26A
1170 BRUXELLES
TEL. 660 38 67
564 25 80 (bureau)

Roi et paysan

(Suite)

En sortant de la ville, Bertoldo eut cette chance que la route traversait une interminable plaine sans la moindre verdure. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, pas un arbre : rien que des blés, quelques vignes, et, par moments, des prairies coupées de marécages, où le vent courbait des milliers de roseaux.

« Ah! tenez », soupira Bertoldo, s'arrêtant pour montrer les grands joncs qui balançaient leur panache de velours, « voilà la potence que j'aimerais ! »

— « Parceur ! » répondit le bourreau, qui, le prenant par le bras, le remit dans son chemin.

Le Bertagnanais ne se faisait pas prier d'ailleurs ; mis en confiance par l'aspect de l'horizon, il marchait même d'une belle allure.

Cela dura ainsi jusque vers les quatre heures du soir. Bertoldo causant en ami avec ses compagnons de voyage et prêtant une oreille complaisante aux confidences du bourreau; celui-ci lui raconta qu'il devait se marier dans huit jours et qu'il avait hâte d'en finir avec cette exécution pour rentrer voir sa fiancée, une personne d'âge mûr déjà, et qui eût été encore très bien, n'était qu'elle louchait des deux yeux, boitait des deux jambes et bégayait un peu, faute de dents, mais qui rache-

taît ces imperfections par un excellent caractère et de beaux pâturages au soleil.

Bertoldo ouvrait la bouche pour le féliciter de cette union, quand il s'arrêta soudain, la parole expirant sur ses lèvres.

Il venait d'apercevoir là-bas, droit devant lui, à une lieu environ, une forêt d'apparence majestueuse.

« Si nous prenions ce petit sentier à gauche ? » balbutia-t-il. « Hé! qu'en pensez-vous ? »

Mais le bourreau aussi avait remarqué la forêt, et il insista pour qu'on poussât en avant.

Le Bertagnanais fit, sans mot dire, la première moitié de la route ; puis, quand il se vit non loin d'une auberge, il commença à gémir, se plaignant d'atroces douleurs au ventre, essaya de marcher encore ; cédant enfin à la violence de son mal, il se laissa choir, assurant qu'il aimait mieux qu'on le tuât tout de suite, mais qu'à aucun prix, s'agit-il de sauver sa vie, il ne ferait un pas de plus ce jour-là.

Le bourreau, qui n'avait reçu que l'ordre de le pendre, ne voulut pas le tuer autrement. Sur son avis, les deux estafiers ramassèrent notre héros qui se tordait toujours, et le portèrent à l'auberge, où on le coucha.

C'est ainsi que Bertoldo, heureux de voir encore s'achever ce jeudi, évita la forêt pour quelques heures. Mais, le vendredi, il y fallut partir,

et, quelque lenteur qu'on y pût mettre, y arriver.

Cette forêt était toute plantée de chênes.

« Voilà notre affaire ! » affirma l'exécuteur, en montrant le premier un peu gros qu'il trouva, muni, à la hauteur voulue, d'une belle branche horizontale.

« Ah! voyons un peu », demanda Bertoldo : où ça?... Lequel ? Celui-ci ? Jamais ! Il est bien trop enfoui dans les autres : je veux bien être pendu, mais pas étouffé ».

Il se remit en marche, toujours suivi de son escorte, critiquant au passage tous les chênes que lui présentait le bourreau, l'un parce que la branche horizontale était trop basse placée, l'autre parce qu'elle était trop haute et qu'il ne tenait pas à faire rompre les reins à son exécutéur.

Ils allèrent ainsi jusqu'au moment où le soleil baissa sur l'horizon. Bertoldo toujours alerte, essoufflant le bourreau, lequel était d'haleine courte, et faisant suer à grosses gouttes les estafiers sous leur armure.

« Oh! pour le coup ! » s'écria l'un d'eux à un pli du chemin, « tu n'auras rien à reprocher à celui-là ».

Et il montrait un chêne, jeune encore, poussé dans un creux et pourvu du bras requis, très suffisamment fort et à bonne hauteur.

« De fait », insista le bourreau, « on ne trouverait pas mieux quand on chercherait longtemps. »

— « Peuh ! » grimaca le paysan, « ce trou me semble bien humide. Regardez ! les grenouilles y abondent... Non, décidément, ce coin ne me va pas : je craindrais trop d'y gagner des douleurs ».

Ils continuèrent leurs recherches, l'exécuteur commençant à trouver, à part lui, qu'il était tombé sur un gaillard bien difficile à satisfaire. La nuit approchait déjà, et pas un des arbres de la forêt, successivement proposés, n'avait paru à Bertoldo posséder les conditions requises, quand, en face des voyageurs, se dressa une montagne, dont un chêne séculaire ombrageait toute la crête de ses rameaux tordus.

« Mes amis », s'écria Bertoldo, « je crois que nous touchons cette fois au but : l'arbre que voilà domine une belle vallée, l'air y doit être vif et sain, la vue agréable : c'est là que vous me suspendrez, si vous le voulez bien. »

— Comment donc ? mais avec plaisir.

— Seulement », ajouta le Bertagnanais, « comme il se fait tard, — le temps passe si vite ! — que nous n'arriverons là-haut qu'à la nuit noi-



— Ce roseau, voilà la potence que j'aimerais !

re et que j'aurais plaisir à mourir en plein jour pour jouir à mes derniers moments du spectacle qu'on y doit avoir, nous passerons la nuit, s'il vous plaît, dans la hutte de charbonnier que voilà, et demain, au soleil levé, je serai votre homme ».

L'exécuteur y consentit, à la grande satisfaction des estafiers, qu'épouvantait déjà cette escalade.

« Vous l'avouerez-je, d'ailleurs », ajouta Bertoldo, « sans être superstitieux, je ne suis pas fâché de m'en aller un autre jour qu'un vendredi ».

Le samedi matin, quand il réveilla les oiseaux de la forêt, le soleil éclaira le cortège de Bertoldo, montant, non sans haltes, la montagne que couronnait le chêne gigantesque.

« Diable ! » murmura notre homme quand il ne fut plus qu'à cent mètres de l'arbre... mais il est bien haut perché, ce chêne ; de plus, sa tige est terriblement élevée, et le tonnerre y doit tomber souvent... Eh ! tenez, que vous disais-je ? Il y est tombé déjà : voyez ! sa tête fracassée n'a plus de feuilles... Je n'avais pas remarqué cela hier ; réflexion faite, ce n'est pas encore l'arbre qu'il me faut.

— Cependant...

— N'insistez pas, mon ami, je refuse dans votre intérêt même. Le ciel n'a pas bonne tournure ; j'ai déjà cru entendre des roulements d'orage et me ferais un scrupule de laisser foudroyer un brave fonctionnaire qu'attend sa fiancée ».

L'autre eut beau soutenir que c'était justement une raison de plus pour ne pas la faire attendre davantage. Armé du consentement du roi, Bertoldo n'en voulut pas démordre, et force fut à l'exécuteur et aux estafiers de se remettre en quête d'une potence plus au gré du condamné.

La forêt passée, sans que le Bertagnanais y découvrit l'arbre à sa convenance, le cortège recommença à arpenter des plaines, où ne poussaient guère que des orangers, trop peu élevés pour l'usage qu'on en voulait faire.

Enfin, il se présenta un cerisier.

« Pour celui-ci, vous n'y pensez pas sérieusement, n'est-il pas vrai ? » insinua le condamné prévenant leur pensée. « Vous ne voulez pas non plus me donner l'air d'un mannequin à épouvanter les oiseaux ».

L'exécuteur dut encore en faire son deuil. Il se rabattit sur un noyer de belle apparence, rencontré une heure plus loin.

« Passons condamnation pour celui-là aussi, si cela vous est égal », objecta le paysan, « l'odeur de ses feuilles me donne la migraine ; il y

aurait inhumanité à vous à insister ».

Le bourreau essaya pourtant ; Bertoldo s'obstina et reprit la tête du cortège, qui suivit, découragé.

Encore au bout d'une heure de marche, les quatre hommes trouvèrent un pommier.

« Allons ! fais ta prière », ordonna l'homme à la corde ; « c'est là que tu vas sauter ton dernier saut. Regarde !

— Y pensez-vous ? » s'exclama le Bertagnanais. « Un pommier ? Je suis bon chrétien autant que qui que ce soit, et je ne choisirai certes point, pour y passer de vie à trépas, un arbre dans les branches duquel il est constant que s'est caché le diable, et dont les frutis ont coûté à nos premiers parents la perte du paradis terrestre ».

La raison était bonne ; aussi ni les estafiers, ni le fiancé de la vieille



... se plaignant d'atroces douleurs au ventre...

n'y trouvèrent rien à répliquer. Tous trois, suivant leur guide, continuèrent leur voyage, le bourreau soufflant de plus en plus, les gardes de plus en plus en nage, laissant traîner leurs lances, et leur casque passé dans le bras comme un panier.

Aucun d'eux n'osait protester d'ailleurs, mais tous étaient furieux au fond. Bertoldo le sentit et s'efforça de les calmer.

« Et puis », ajouta-t-il, « avouez qu'il est pénible pour un homme qui, comme moi, adore les pommes de se sentir étrangler de soif, — car je suis persuadé qu'on doit étrangler de soif à ce moment-là, — sans pouvoir décrocher un de ces fruits dorés et roses qui se balancent à six pouces de votre nez ».

Les compagnons convinrent que c'était pénible.

La journée se passa ainsi.

Or, le lendemain, qui était un dimanche, le bourreau, ayant dormi sur un nid de fourmis, se leva de

mauvaise humeur et jura que le soleil ne se coucherait pas que sa commission ne fût accomplie ; aussi bien sa fiancée lui reprocherait-elle une aussi longue absence.

« Hélas ! pauvre insensé que tu es ! » commença Bertoldo, « es-tu donc si pressé de te serrer au cou cette autre corde qui s'appelle le mariage ? »

Là-dessus, il entama une telle plaidoirie en faveur du célibat, fit de la future femme de son interlocuteur un portrait en même temps si drôle et si inquiétant, que, troublé par les rires des soldats, l'homme en costume rouge se mit à réfléchir profondément et marcha pendant plus d'une lieue en tenant la tête baissée.

Quand il la releva, ils étaient au bord d'une rivière, au-dessus de laquelle un saule énorme étendait une branche si puissante, que la même idée leur vint à tous.

« Halte-là ! » protesta Bertoldo. « Pas un saule ! J'ai failli tomber d'un arbre pareil dans la rivière qui passe à Bertagnana : j'avais six ans alors ; et depuis cette époque j'ai toujours eu les rivières et les saules en particulière exécration. Tous les arbres que vous voudrez, mais pas celui-ci.

— Tu réponds toujours la même chose, insinua l'un des estafiers.

— Eh bien, écoutez : je ne veux pas vous fatiguer davantage...

— Ah !

(A suivre).

NOUS IRONS VOIR :

AU PERUCHET, 16, rue Lebeau

Ce jeudi, à 15 h., la plus belle histoire, pleine d'émotion et de poésie : « Le Petit Chat blanc de la Mère Michel » Cette comédie sera suivie du « Squelette enchanté » et des clowns.

Dimanche prochain, à 15 h., Le Petit Poucet », aventure extraordinaire d'après un conte de Perrault, les Clowns et Mickey Mouse. Location de 10 h. à 14 h. Tél. 12.79.60.

Ce même dimanche, à 19 h., dans la salle des Frères de Saint-Gabriel, 56, rue Nothomb, une soirée extraordinaire du Péruchet. Au programme : « Le Petit Chaperon Rouge » et le Grand Méchant Loup », conte féerique en musique, suivi du « Music-Hall en folie », Numérotage des cartes, 54, rue Nothomb.

Bon pour le Péruchet
Avec ce bon vous ne payerez que
3 francs au Péruchet.
Valable le Jeudi seulement.

Roi et paysan

(SUITE)

— Le premier arbre que nous rencontrerons en descendant cette rivière, je l'accepte d'avance. Peut-on mieux dire ?

— Ça n'est pas possible », répondirent-ils.

Et tous quatre, bras dessus bras dessous, commencèrent à suivre la berge.

« Pauvre insensé ! » reprit Bertoldo, s'adressant au bourreau, pour tromper les ennuis de la route, « tu veux te marier ? Mon exemple devrait t'avertir ». Et de lui raconter comment, à cause de son fils, il avait quitté Bertagnana, ce qui avait été le point de départ de ses mésaventures, s'accrochant à son histoire à lui tant d'histoires de maris malheureux, sans compter Albain, que l'exécuteur des hautes œuvres, trop convaincu cette fois, se déterminait à partir avant une heure pour Véronne, afin d'y faire interrompre les bans commencés. Pressant dans ce but le pauvre Bertagnanais, lequel était arrivé ainsi au contraire de ce qu'il cherchait, il l'amena au pied d'un orme de belle apparence, lui passa la corde au cou et commença à escalader l'arbre...

Bertoldo l'arrêta.

« Prenez garde ! » fit-il, « vous allez vous adresser là à une branche qui ne m'inspire pas confiance.

— Celle-ci ? allons donc ! Elle en supporterait quatre comme toi.

— Pardon ! je ne tiens pas à me casser une jambe », insista notre

homme à qui sa vue plus perçante avait permis de se rendre compte du mauvais état de la branche. « Essayez-la vous-même ; sinon, je refuse encore.

— Tu n'en as plus le droit : tu as juré d'accepter le prochain arbre.

— Pourvu qu'il soit solide.

— Je vais te prouver qu'il l'est.

— Voyons.

Et le bourreau, qui avait déjà noué la corde à la branche, s'y suspendit par les mains et se laisse tomber.

Tomber est le mot : car la branche cassant avec un bruit sec, le bourreau fut jeté si rudement à terre qu'il y gagna une entorse.

Voilà donc les estafiers obligés de se charger de l'exécuteur et de suivre ainsi, fort embarrassés de leur fourniment, et non sans s'arrêter bien des fois en chemin, Bertoldo toujours gaillard, qui sifflait entre ses deux longues dents.

Ils arrivèrent de la sorte à un peuplier.

« Cet arbre est celui que je cherchais ! » s'écria-t-il.

Aussitôt le bourreau, que le bercement de la marche endormait, de rouvrir les yeux, et, quand il vit l'arbre qu'on venait d'émmonder jusqu'au faite, d'entrer dans une épouvantable fureur.

« Je commence à croire », conclut-il, que tu te moques de nous !

— Moi ?

— C'est bien ! je t'affirme que tu viens de fournir ta dernière étape, et que maintenant je ne te deman-

derai plus ton avis. Croc de boucher, enseigne de taverne, poulie de grenier, tout me sera bon pour m'acquitter de la commission du roi, je t'en avertis. Là-dessus, en route, vous autres, et plus vite que cela ! »

Les pauvres estafiers, moitié morts, tirant la langue et traînant leurs souliers à présent sans semelle, repartirent avec leur fardeau, toujours guidés par le Bertagnanais.

Ils arrivèrent ainsi à la mer ; et notre héros, qui commençait à s'inquiéter, tremblant surtout de rencontrer un village, se rassura cette fois : autour d'eux, à droite, rien que des rochers à pic ; à gauche, rien que la mer ; derrière et devant, rien que la plage.

Par malheur, dans cette plage, une récente tempête avait planté le mât d'un navire, encore garni de sa vergue principale.

Le bourreau l'aperçut en même temps que la victime, et le premier eut un sourire aussi significatif que la grimace du second.

« La voilà, ta potence, mon ami », ricana l'homme rouge.

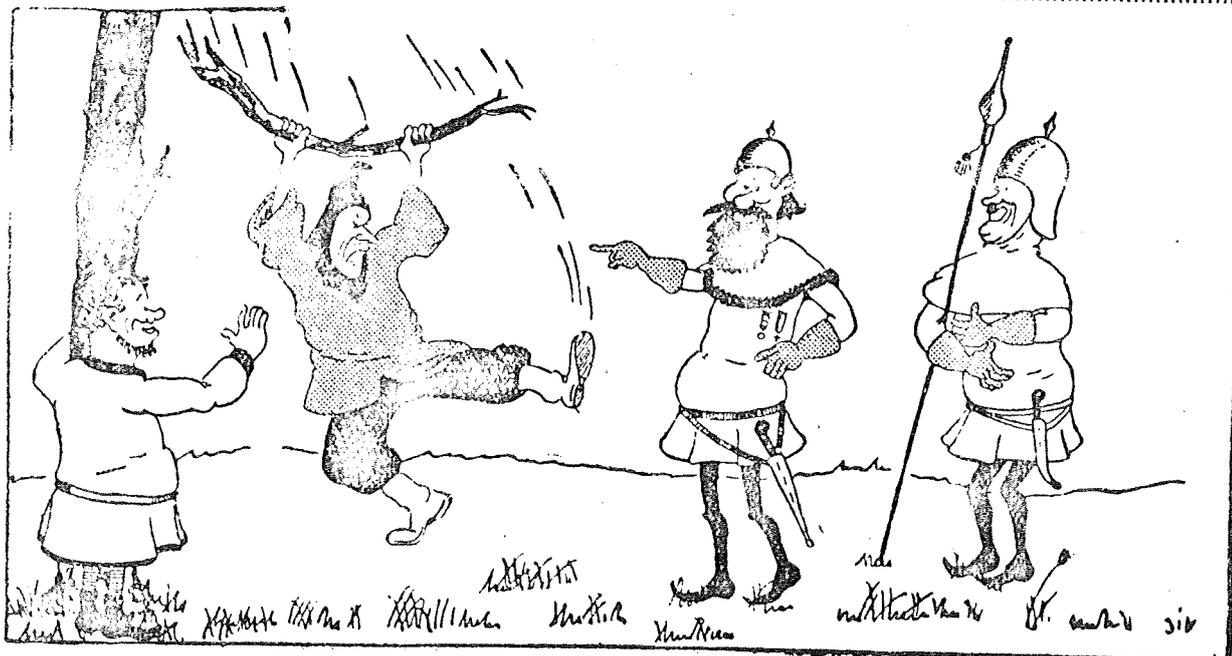
— Je vois bien la potence », répondit le Bertagnanais ; « mais la corde, où est-elle ? »

(A suivre).

A un grand dîner, au bout de la table, se trouvait un Écossais, puis un petit jeune homme. On passe les fraises. L'Écossais prend tout ce qui restait dans le plat. Le petit jeune homme lui dit alors poliment :

— Moi aussi, j'aime bien les fraises, Monsieur Scot !

— Oh ! Pas tant que moi, répond l'Écossais.



Roi et paysan

(SUITE)

Ses gardiens s'aperçurent alors qu'ils l'avaient laissée à la branche rompue de l'avant-dernier arbre ; et le bourreau, recommençant à s'emporter, parlait déjà de la leur envoyer quérir, quand, au pied de l'épave, il aperçut un paquet de cordages provenant du navire perdu.

« Rassure-toi, Bertoldo », dit-il « il y en a là plus qu'il n'en faut ».

L'infortuné Bertagnanais comprit : tant d'efforts, de ruses, d'inventions et de retards n'avaient réussi qu'à prolonger son agonie ; il avait reculé que pour mieux sauter.

Il essaya bien encore de prétendre que ce mât n'était pas un arbre, à quoi le bourreau riposta que c'était un sapin ; il voulut soutenir qu'il ne saurait pas comment s'y prendre, pria l'estafier qui remplaçait l'exécuteur perclus de lui montrer, en le faisant lui-même, comment on se mettait la tête dans ce nœud, espérant, quand le cou y serait engagé, serrer la boucle, et, débarrassé ainsi de celui-là, échapper à l'autre par la fuite ; mais, averti par le bourreau, le soldat se refusa à tâter à la corde pour montrer à Bertoldo la manière de s'en servir. Monté sur le mât, il se disposa, suivant les avis de l'exécuteur, à peser sur les épaules du condamné, pendant que son camarade, lui tenant les pieds, aiderait l'action du nœud coulant.

Désespérant de tout secours, mais résolu à faire contre mauvaise fortune bon cœur, le Bertagnanais, grimpé sur la vergue fatale, prenait à son élan...

haut des rochers, une voix cria :

« Arrêtez ! Au nom du roi, arrêtez ! »

C'était un des mille courriers à cheval.

VIII

L'exécution fut suspendue, et le courrier vint dire au condamné l'objet de sa mission.

Bertoldo hésitait bien un peu à retourner dans cette cour où lui étaient arrivés tant de choses désagréables ; mais lorsqu'il sut que cette condition était formelle, et qu'il lui fallait choisir entre le retour et la potence, il n'hésita plus et consentit à suivre le courrier, toujours accompagné des estafiers, porteurs du bourreau.

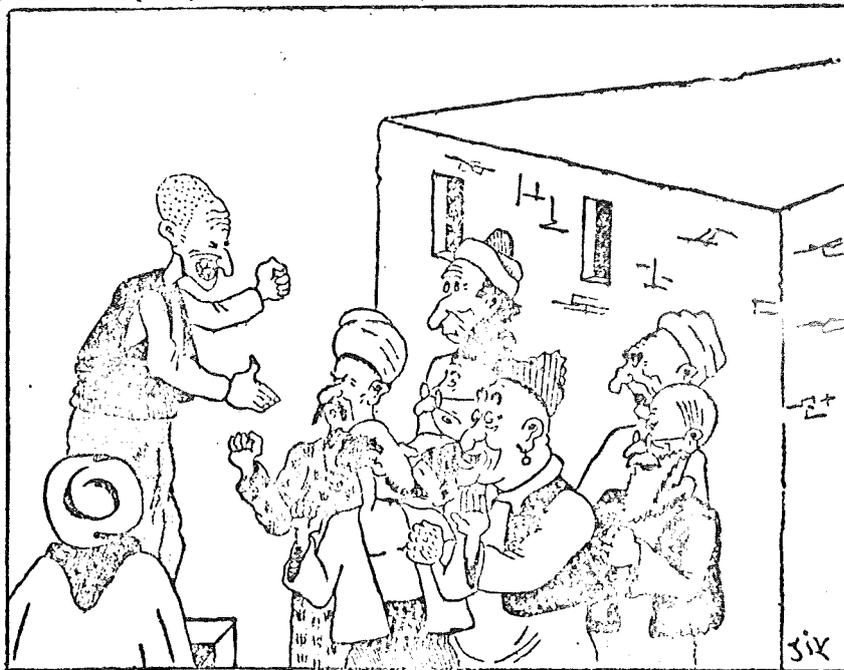
A partir de cet endroit, les historiens du Bertagnanais sont mal d'accord. La version la plus universellement adoptée sur la façon dont se terminèrent les aventures de Bertoldo est la suivante :

Reçu en triomphe par la population de Vérone, accablé de cadeaux par la reine et d'honneurs par le roi, que son retour rendit à la santé, il fut invité successivement à tant de banquets par des gens influents, jaloux de fêter la prospérité nouvelle du royaume, il but tant de fois en l'honneur du monarque, lui, son bourreau, les estafiers et le sbire qu'il avait fait tirer de prison, qu'il se trouva surpris par une indigestion

formidable.

Les médecins, toujours les mêmes, furent convoqués en grande hâte, et le remède qu'ils ordonnèrent, et surtout la forme inquiétante de l'instrument requis pour l'administrer, causèrent au malade une telle peur, que, subitement guéri, il s'enfuit sans que personne pût le retenir, courut sans s'arrêter jusqu'à Bertagnana ; là, il retrouva sa femme Marcolfa toujours aussi bonne, et son fils Bertoldino, toujours aussi bête.

La légende ajoute que, quelques années que lui fit Alboin, il ne voulut plus quitter sa métairie, ajoutant qu'il permettait bien à son ami le roi d'y venir lui rendre visite quand cela lui ferait plaisir, mais qu'il tenait à mourir dans son lit, et que l'air de la cour n'était décidément pas bon à son estomac.



Découpe ou recopie ce bon en envoies-le au Service des Abonnements du Petit « Vingtième », 11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles.

Je désire m'abonner au Petit « Vingtième » jusqu'au (1).

31 décembre 1937 Fr. 13.50

30 juin 1937 Fr. 4.50

Je verse aujourd'hui la somme de à votre Compte
Chèque Postal 266.

Je payerai sur présentation de la quittance par la poste. (1)

Nom

Prénom

Rue

Localité

(1) Biffer les mentions inutiles.